

PARK EXTENSION

Du même auteur

Caveau de famille

Point de fuite, 2000

Misère de chien

Point de fuite, 2000

L'âge d'or

Point de fuite, 2001

L'âge de plomb

Point de fuite, 2003

Écran total

Triptyque, 2006

Les territoires du Nord-Ouest

Coups de tête, 2007

Corps perdu

Triptyque, 2008

Speranza

Coups de tête, 2008

Luna Park

Coups de tête, 2009

LAURENT CHABIN

PARK EXTENSION

ROMAN



Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Conception graphique de la couverture : Marc-Antoine Rousseau

Composition typographique : Nicolas Calvé

Révision linguistique : Luc Baranger

Correction d'épreuves : Annie Goulet

© Laurent Chabin et Les 400 coups, 2010

Dépôt légal – 4^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-923603-75-9

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.

Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

IMPRIMÉ AU CANADA

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Chabin, Laurent, 1957-

Park Extension

(La série Élise)

Texte en français seulement.

ISBN 978-2-923603-75-9

I. Titre. II. Collection: Série Élise.

PS8555.H17P367 2010

C843'.54

C2010-941865-4

PS9555.H17P367 2010

AVERTISSEMENT

LA LECTURE de ce livre est fortement déconseillée aux enfants, aux vieillards, aux myopes, aux libéraux, aux gauchistes, aux bouffeurs de carottes, aux rêveurs, aux futurologues, aux impuissants, aux chiens et à leurs maîtres, aux bouffons du roi, aux asservis volontaires, à ceux qui disent qu'ils ne savaient pas, aux abstinents, aux buveurs de bière, aux illettrés et aux amateurs de science-fiction.

À la Lyonnaise des Eaux, sincèrement

JONES

... toute ma vie, je n'ai vu que des temps troublés, d'extrêmes déchirements dans la société et d'immenses destructions ; j'ai pris part à ces troubles, et de telles circonstances suffiraient sans doute à empêcher le plus transparent de mes actes ou de mes raisonnements d'être jamais approuvé universellement, mais en outre plusieurs d'entre eux, je le crois bien, peuvent avoir été mal compris...

La chair n'est plus de mise, sinon comme terminal, avec toutes les connotations sinistres du terme

LES CAUCHEMARS n'ont jamais cessé, même sur la Lune.

Ça commence toujours de la même façon. Ils arrivent par la forêt dans leurs blindés. Ils hurlent des ordres, aboient des insultes, rassemblent le village sur la place.

Moi je suis debout devant la cabane, mon petit frère dans les bras. À peine plus grande que lui.

Pas de porte à enfoncer. Pas de porte. Ils entrent.

Ils ressortent presque aussitôt en poussant ma mère et mon père à coups de crosse, de pieds. Ma mère trébuche, elle tombe dans la poussière. Un des hommes lui marche dessus. Les clous de ses bottes déchirent sa robe, labourent son dos. Il égorge mon père d'un geste quand il se retourne pour l'aider à se relever.

Dehors, ils ont commencé à incendier les cabanes. Je vois les visages hurlants déformés par la haine,

l'excitation, le soleil brûlant. Par l'odeur du sang et de la peur. L'odeur des victimes...

Un des hommes m'arrache mon petit frère des bras. Je le connais. D'un autre village, pas loin d'ici. Il crache sur lui et l'attrape par une jambe, le traîne dans la poussière. Il hurle, hurle, hurle.

L'homme se retourne, lui aboie de se taire. Il hurle, hurle, hurle. Alors il le fait tourner au-dessus de sa tête, toujours le tenant par la cheville, et il l'écrase sur la portière d'un des véhicules blindés.

Le crâne vole en éclats, fracassé. Une immense tache écarlate sur le métal surchauffé. Et puis le silence...

Ensuite ils me violent. Je ne peux pas dire combien. Devant, derrière, dans la bouche, les yeux. Plusieurs à la fois.

Je hurle moi aussi mais rien ne sort, leur énorme queue noire qui me renforce la langue au fond de la gorge... Et leur rire, leur sueur qui tombe en grosses gouttes sur mon visage, leurs dents, dents blanches, faces rieuses, hilares. Ils sont rayonnants. Ils sont heureux.

Ils nous ont toujours haïs — on les haïssait aussi nous autres, forcément, depuis toujours.

Aujourd'hui ils sont heureux de nous montrer qu'ils ont gagné, qu'ils sont les plus forts, qu'ils ont des armes plus perfectionnées que les nôtres, une haine plus massacrate que la nôtre, des amis plus puissants que les nôtres. Ils haïssent, ils tuent, ils démembrant, ils violent. Ils sont vivants...

Ils me le chantent en pleine face en s'enfonçant en moi, en me déchirant, en m'éventrant, en me saignant.

Ils rient, crient, me remplissent le corps de leur sperme de vainqueurs, leurs visages rouges noirs ruiselants scarifiés, leurs yeux exorbités, leurs armes qu'ils n'ont même pas déposées avant de sortir leur queue et qui s'enfoncent dans mes côtes mon ventre mes joues comme des doigts de fer...

Quand ils ont fini ils vont pisser et se reboutonnent. Où ils pissent là même, sur mon cadavre, sur mes blessures, en riant, riant. Les ignorants ! Ils ne savent pas que ça soulage...

Et puis ils lâchent les chiens. C'est leur tour. Crocs, griffes, haleine de charognards...

Ça ne change pas beaucoup. Ils sont plus rapides, c'est tout. Leur bite de chien est plus dure et plus noueuse, mais plus courte... Ils bavent davantage, aussi, et leur souffle qui sort d'un four où ont pourri des rats musqués ou des intestins d'enfants... Parfois aussi ils...

Non. Ils ont déjà mangé aujourd'hui. J'ai de la chance... Un autre village, peut-être. Un village voisin...

Alors il arrive. Il avance sans se presser. Il ne rit pas, lui, il n'y a pas de quoi. Les autres s'écartent un peu, regardent ailleurs. Il est celui qui apporte les ordres.

Sa seule présence cautionne les pires atrocités des locaux. La Loi. Celle du Droit international, celle des contrats d'exploitation minière, du NEPAD, des PAS, du FMI. Ni haine ni jouissance dans ses yeux. L'économie de la haine...

Lui, son visage est illisible. On ne peut haïr que ce qu'on connaît, que ce qu'on a goûté, que ce qu'on a

aimé. Lui il tue sans haine, il viole sans passion, il brûle sans jouir.

Sa silhouette dressée devant moi, à contre-jour, comme un trou noir dans le ciel blanc. Il ne me voit même pas. Je n'existe pas.

Sous son regard je n'existe pas.

Ses rêves, s'il en a, sont restés ailleurs. Quand il se redresse je le vois enfin. Son visage. Toujours le même. Blême, indéchiffrable. Nuit après nuit, cauchemar après cauchemar...

J'ai oublié les autres mais lui je ne l'ai jamais oublié.

Je me suis réveillée.

Ils me croyaient morte. Immobile, vidée, sanguinolente. Ils sont repartis. Tuer toujours, violer, être violé. Mais lui, son image demeure.

À part son visage, il ne m'est resté qu'un nom. Le mien. Shade.

Un jour, je me suis dit, je le retrouverai. Toujours, partout. Même si pour ça je dois aller au bout du monde. Même si pour ça je dois aller sur la Lune...

Et j'y suis enfin, sur cette saloperie de fausse planète que rongent depuis trop longtemps déjà les foreuses et les extracteurs. Et je sais qu'il est là, lui aussi, quelque part. Je le sens...

Je ne partirai pas d'ici avant de lui avoir montré mon ventre inutile et fait bouffer ses propres couilles.

SMITH

... si on me demande : « où étais-tu à l'heure du crime ? », la réponse est : « j'étais sur le lieu du crime », et cela signifie : dans le périmètre de ce monstrueux global qui, en tant que complexe des circonstances modernes du crime, inclut ses complices par l'action et ses complices par le savoir ; nous voilà donc presque des amis, en tout cas des complices dans le crime contre nous-mêmes, dans la perversion de notre contemporanéité ; nous avons renoncé à la possibilité d'avoir un alibi...

Nous étions toxiques, oui, mais cette toxicité n'était pas une essence, c'était le fruit de notre rencontre

TOUT ÇA pour rien. On m'a volé ma vengeance.

Je suis arrivée en plein incendie. Virtuel, bien sûr. Ici rien ne brûle. Tous les codes de sécurité venaient d'être brisés. Émeutes, destructions, viols... Ils s'entre-tuent plutôt que de s'en prendre au système qui les a relégués ici. Parce qu'ils ne le voient pas, ne le connaissent pas. Même leur prison, Luna Park. Vomissait ses déchets humains par vagues, raz-de-marée, tsunamis... Les barbares dans Rome. Mais Rome, barbares aussi...

Vermine... Tout ce qui puait le flic, le soldat, le vigile tombait l'uniforme qui le désignait comme la bête à abattre. Préféraient courir à poil dans les couloirs envahis par les lumpen, sans armes, la quéquette en berne, plutôt que de se faire arracher la peau ou les amygdales par ceux qu'ils avaient eu le tort de ne pas tuer tout à fait quand ils le pouvaient.

Je débarquais là, sauvage parmi les sauvages.

Personne aux sas d'arrivée, plus de barrières, plus de contrôle. J'ai ramassé un couteau dans un cadavre. Je venais de trébucher dessus. Flaque rouge. Flash écarlate. La pointe de la lame sortait du badge de la Lyonnaise, encore humide. J'ai dû retourner le corps tiède sur le ventre pour en extirper l'arme.

Je me suis ruée dans les couloirs. Longs boyaux aux lumières éclatantes, silhouettes fumeuses. Au milieu du chaos, les centrales fonctionnent toujours. Pas difficile, d'ailleurs, toute l'énergie utilisée ici pour éclairer, chauffer, distraire provient des immenses panneaux solaires déployés à la surface. Il n'était pas question pour les compagnies d'exploitation de gaspiller l'uranium pour le confort de putains de bouseux de creuseurs. Énergie gratuite et inépuisable, maintenance minimale. Cataclysme ou pas, on continue de pointer tous les matins.

Au fond des pires charniers, sur la plus merdeuse des îles, au lendemain des pires catastrophes, on trouve toujours un guichet automatique qui fonctionne et un marchand de bière glacée.

La plupart des écrans qui jalonnent les tunnels sont noirs ou neigeux, zébrés, poudreux, mais d'autres projettent inlassablement des spots publicitaires ou montrent ces mêmes zombis qui errent dans le dédale souterrain sans qu'on puisse savoir si l'image vient d'ici même ou d'un autre couloir identique, à côté peut-être, ou à l'autre bout de la colonie.

Silhouettes sans visage, crasseuses, vacillantes. Figures hébétées ou féroces, les deux souvent. Pour-

suivis, poursuivants, dans le désordre. Et partout qui dépassent lames, pics, chaînes, manches de pioche, clous, fil de fer. Dans ce genre de guerre, il n'y a pas un canon Tesla qui résiste à ça.

Têtes qui sautent, ventres qui se déchirent, bras qui tombent. On glisse dans le rouge, on se fond dans le noir. Un ballet de mort, sans chorégraphe. Personne ne fait attention à moi. Une négresse de plus qui court à perdre haleine dans un tunnel...

Sauf que moi, je sais où je vais.

L'homme que je cherche est là, sous des tonnes de régolite, protégé par une armure de béton, de métal, par des codes qui donnent accès à d'autres codes qui donnent accès à...

Rien. Il n'y a plus de code qui tienne. Ce qui veut dire que l'homme a failli. Ou du moins son système. Il n'a plus de défenses. Nu. Ça se passera au couteau, au regard, entre lui et moi. Noir contre blanc.

Les plans des couloirs, je les ai dans la tête. Les pirates de Blanc-Sablon me les ont montrés et je les ai mémorisés. Ils n'ont pas posé de question, rien demandé en échange. Ender n'était pas trop d'accord mais il a dû s'incliner devant la majorité. C'était son truc, après tout.

Ils ne m'ont rien donné de plus, je précise. Juste le nom d'un contact à Sept-Îles, qui me ferait embarquer sur une navette. Comme pute, évidemment. Autant dire que je n'ai pas eu droit à l'ascenseur.

Je suis partie juste après Élise et Jappy. La navette suivante. Je devinais ce qu'ils allaient faire, plus ou moins. Et j'avais entendu le nom d'un de leurs

contacts. Mais les détails ne m'intéressaient pas. Je ne voulais pas qu'on me voie avec eux, c'est tout. Les amis, il y a longtemps que j'ai cessé d'y croire. Quand tu n'as plus de parents, seuls tes amis peuvent encore te trahir.

Le voyage ne m'a rien coûté. Le passeur m'a revenue, je suppose. De bonne guerre. C'est d'ailleurs le genre de transaction fictive que j'avais montée avec Jappy quand j'ai négocié le transfert de Blanc-Sablon à Sept-Îles. Ce qu'il me plaît de croire, c'est que le cadavre dans lequel j'ai ramassé ma lame tout à l'heure était celui de l'homme qui devait réceptionner la « marchandise ». Commerce équitable...

En attendant, c'est un bordel monstre.

C'est peut-être la version noire du grand rêve néolibéral qui vient de se réaliser ici. L'aboutissement de siècles de colonisation et de pillage institutionnalisés. Un immense marché libre. Déréglementation totale. Y compris celle de tous les sens.

Mais je ne suis pas là pour magasiner. Je cours à contre-sens. M'éloigne de la zone d'embarquement. Pas de meubles à sauver, pas de peau. Le bunker que je cherche n'est pas loin. Les vieux principes. Jamais dos à la porte, mais jamais trop loin de la sortie. On ne sait jamais.

De toute façon, au contraire de la station orbitale — équipée en troupes d'élite et en matériel ultrasophistiqué, et habitée par des chercheurs de haut niveau —, la colonie lunaire, exclusivement consacrée à l'exploitation minière, n'abrite que des creuseurs, des cadres moyens et des garde-chiourme. Et

encore, pas beaucoup vu l'efficacité du système carcéral local tel qu'il m'a été décrit avant mon départ.

Le chaos va me faciliter la tâche. Mais, en même temps, quelque chose me dit que je cours en vain. L'homme, cet homme que je poursuis depuis des années, est justement chargé de la sécurité dans la colonie. De la surveillance, plus exactement.

Une punition, bien sûr. La Lune, qui en voudrait ? Mais ce n'est pas mon problème. Au contraire. Quand le système abandonne son chien ou l'attache à un arbre en espérant qu'un lion viendra le bouffer, on peut se dire que la moitié du boulot est déjà faite. J'ai compris bien avant d'arriver ici que ses commanditaires l'avaient lâché là pour s'en débarrasser et qu'il ne pourrait plus s'échapper. M'échapper.

Pourtant, pour la première fois depuis que je me suis lancée dans cette chasse, l'incertitude me prend. Et si ce que je cherchais n'existait plus ? Si le responsable de toutes ces morts au milieu desquelles j'ai grandi, de ces morts qui m'ont façonnée, qui m'ont servi de père et de mère, d'enfants, n'était plus responsable de rien ? Ma seule famille...

Les zones de transit sont ouvertes, béantes, balayées. Le secteur des mines et la zone tampon — la LP — aussi. Luna Park est une passoire. Un volcan...

Élise et Jappy ont fait du bon travail, je dois le reconnaître. Ils ont sûrement déjà foutu le camp à l'heure qu'il est. Par l'ascenseur spatial, cette fois.

Mais ce qu'ils vont faire à partir de maintenant, ça ne m'intéresse pas. Dans quelques minutes, je planterai ma dernière lame dans un dernier corps et

ma vie n'aura plus aucun sens. Elle aura cessé de me torturer.

L'alerte a forcément été donnée là-haut, dans la station orbitale. Ça va donc déferler d'ici peu. Ça devrait être fait, même. Étrange. Panique, désordre? À moins que...

Deux solutions : ou bien ils s'en foutent et ils attendent que les massacres cessent d'eux-mêmes après épuisement de la matière première avant d'envoyer des nettoyeurs, ou bien ils ont leurs propres problèmes. Les mêmes qu'ici, si ça se trouve. Je ne peux pas le savoir. Je ne veux pas le savoir. Ça ne sert à rien de lever le nez au ciel, il n'y a pas de ciel.

Peu importe. Tout ce qui m'intéresse, au bout du compte, c'est qu'on ne me retire pas ma proie. Je veux la tuer moi-même. Lentement. Je veux sentir son sang dans ma bouche quand je lui aurai mordu la langue et la lui aurai arrachée d'un coup de mâchoires, de tous mes crocs, de toute ma haine.

Aucun homme, même un tueur comme celui-là, ne peut résister à la langue d'une négresse qu'il a fait violer par ses chiens.

J'en rêve depuis trop longtemps. Je n'ai jamais pu me laver de l'odeur de sa mort. Je ne veux pas qu'il m'échappe.

J'accélère, à contre-courant toujours. Cadavres exsangues, écrans éclatés, machines brisées... S'il y avait des pavés ils seraient en tas, tandis que là-haut le Labrador coule en flammes au milieu du Saint-Laurent et que je descends au fond des choses. Oui...

Le bunker, enfin. Sa prison. Les gars de Blanc-Sablon ne m'ont pas menti. Ils étaient bien renseignés. Ça fait des siècles, de toute façon, que le mensonge est devenu inutile. Dans une société où c'est la négation de la vie qui est devenue visible, l'idée même de mensonge n'a plus de signification.

Les accès sont libres. L'endroit désert. Ceux qui restent sont en train de s'agglutiner désespérément dans les salles d'embarquement pour fuir cet enfer. Pour les autres, plus rien à voler, plus rien à vandaliser. Aucun intérêt. Je serai tranquille.

J'entre.

Couloirs encore, sas dé-sécurisés, détecteurs aveugles, senseurs gelés. Ce n'est plus Big Brother, c'est Tirésias. La clairvoyance en moins. Même cette salle remplie d'écrans que j'aperçois là-bas au détour d'un dernier corridor ne me montre que sa propre vacuité.

Tous les écrans affichent la même image. La sienne. Son visage incrédule devant la mort qui s'avance. Presque un sourire. Perpétuel. On dirait que la séquence tourne en boucle...

Je presse le pas.

J'y suis enfin. Deux pieds. Immobiles. Nus. Jambes, aine, le ventre nu lui aussi, immonde... Puis une tache rouge, au-delà des épaules, qui s'étend jusqu'à la ceinture. Sèche déjà. Je n'ai qu'un bond à faire.

Le troisième œil au milieu de son front ne m'empêche pas de le reconnaître. Je l'aurais reconnu même découpé en rondelles, même décapité, même déchiqueté, salé, mis en conserve... La haine...

Tout ça pour rien. Ces années de traque minutieuse et désespérée. Je pousse un hurlement de rage.

On m'a volé ma vengeance.